

## La jeunesse est un rêve

Madeleine Gagnon

Numéro 78, automne 1998

S'écrire jeune

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13676ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, M. (1998). La jeunesse est un rêve. *Moebius*, (78), 105–108.

## MADELEINE GAGNON

### *La jeunesse est un rêve*

N'étant ni tout à fait jeune, ni encore *vraiment* vieille, je suis allée rencontrer récemment Angéline, ma vieille sage préférée, la croyant plus futée que moi pour aborder un tel sujet. Qui me dépasse, je l'avoue humblement. Parler de la jeunesse à mon âge de l'entre-deux me semble risqué, ma conscience de cet état, trop récente sans doute. Un bon matin, vivement je me suis dit que ma vieille sage préférée, Angéline, saurait, mieux que tout autre et mieux que moi-même, éclairer ma lanterne.

Quand je dis qu'elle est sage, Angéline, c'est à cause de cet étrange monde de bonheur où elle se trouve, depuis toujours et, je n'ai aucun doute là-dessus, dans lequel elle habitera jusqu'à son dernier souffle.

Même si la très grande majorité de ses vieux contemporains ne tient pas le bonheur en haute amitié, elle, Angéline, est dedans. Le bonheur. Mais il n'est pas mièvre, son bonheur. Ni doucereux. Il est plutôt fait d'une lucidité désarmante sur ce qu'elle nomme «la grande déchirure du monde qui est une catastrophe» et d'une intelligence sensible des «choses essentielles de la vie». Elle parle comme ça. Autour d'elle, ses propos passent parfois pour de la folie. Heureusement que son bonheur sait aussi rire et faire rire. Angéline a une sagesse drôle. Son humour ressemble à celui de la grande Colette. C'est d'ailleurs la lecture de Colette qui l'a empêchée de sombrer dans Cioran. Qu'elle a lu à la même époque, je m'en souviens. Elle faisait alors ses «adieux définitifs à la jeunesse», comme elle le disait. Elle avait soixante ans.

Elle venait d'avoir soixante ans et commençait régulièrement ses conversations avec moi en citant de Gaulle qui avait eu le malheur de déclarer: «La vieillesse est un naufrage.» Elle déclamait la phrase sur un ton ferme et pathétique, et enfilait, en les nommant, tous les deuils de sa

jeunesse. Elle disait: «On fait un deuil quand il faut faire des adieux. À un être ou à quelque chose. C'est définitif, un adieu.» Elle ouvrait sa litanie avec le corps.

Le corps! De la tête aux pieds. Les cheveux qui avaient perdu lustre et volume. Sur la chevelure, elle était intarisable. Puis, elle descendait jusqu'aux orteils. Aucune partie du corps, aucun sens n'échappait au procès. Les yeux, et les lunettes à double foyer, étaient longuement conviés à la barre. Et la peau. La peau! Son assèchement. Son effritement. Ses taches, blanches ou brunes, qui disaient tout simplement «le commencement de la mort de la peau, tu t'imagines?» à mes jeunes oreilles d'alors.

Angéline concluait à peu près chaque fois de la même façon: «Tu vois, si on sait faire ses adieux à chaque morceau qui s'en va, ce sera plus facile à la fin de quitter le corps entier.»

Mais malheureusement, et de ça elle était fermement convaincue, elle considérait «l'esprit de la vieillesse beaucoup plus grand que celui de la jeunesse». Démesurément plus grand. Au moins, on n'était pas obligé de faire cet adieu-là. C'est cette conviction qui l'a sauvée du désastre. Avec la lecture de la grande Colette.

J'ai donc rendu visite récemment à ma vieille amie Angéline. Dans son centre d'accueil pour personnes *vraiment* âgées. Qui ne sont plus autonomes, comme on dit. Elle, malgré ses quatre-vingt-neuf ans, est demeurée assez alerte. Et lucide. C'est là, dans ce centre où elle se sent «comme sur un bateau qui traverse un immense océan — parce que ce n'est pas un village, ni un quartier de ville, ni une maison normale avec de la famille dedans — », c'est là que tout autour on la juge parfois un peu folle. Trop philosophe, pensent-ils, sa lucidité en effrayant plus d'un. Mais, en même temps, on l'estime. Et on l'aime. On vient même la consulter. Sur toutes sortes de questions. Parfois, elle écoute et ne répond pas. Ses interlocuteurs se mettent alors à écouter le silence avec elle. Ou la musique. Un disque qu'elle fait jouer. Elle possède une belle collection.

N'y allant pas par quatre chemins, après les longues salutations habituelles et toutes les nouvelles échangées de part et d'autre, de but en blanc, je lui ai demandé: «C'est quoi, la jeunesse?»

La jeunesse, c'est quoi? Elle a souri et elle a dit: «La jeunesse est un rêve». Un rêve.

«La jeunesse est un rêve pour les vieux. Et un rêve pour les jeunes. Mais pas le même rêve. Les vieux sont sortis du rêve de la jeunesse. Mais ils y retournent tout le temps. Les jeunes, eux, sont *dans* le rêve. Les vieux? Ils rêvent leur jeunesse et ne voudraient jamais se réveiller du rêve pour ne pas retomber dans leur vieillesse, ça les fait paniquer juste d'y penser. C'est pour ça qu'ils racontent leur jeunesse à longueur de journée. Ils en savent tous les détails — les dates, les noms, les lieux —, alors que, jeunes, quand ils se trouvaient dedans, ça se passait comme en rêve, justement, sans qu'ils en soient conscients. Pendant que leur jeunesse *était* un rêve, ils ne s'étaient pas aperçus que leur mémoire avait établi un inventaire complexe et précis de ce qu'ils étaient en train de vivre, insoucieux, immense réservoir dans lequel ils s'adonnaient à puiser toute la dernière partie de leur vie. Ils ne savaient pas, jeunes, que ces souvenirs, inlassablement répétées, feraient leurs délices. Nourriront leurs jours, jusqu'à leur dernier souffle. Si leur esprit n'est pas mort, à ce moment-là.

«Et les jeunes, je te l'ai dit, sont *dans* le rêve. Ils ne savent pas qu'ils sont en train de la vivre, leur jeunesse. Leur avenir est si vaste qu'ils n'ont aucun temps pour traiter du présent. Et pour le décorer d'un nom. Certains, à de rares moments, tels ces rêveurs qui se disent en rêve «je suis en train de rêver», mais qui néanmoins poursuivent le récit de ce rêve-là, certains, parfois, savent pour un temps bref qu'ils sont *réellement* dans le rêve de la jeunesse. En général, comme les vieux, ils préfèrent ne pas savoir trop longtemps.

«C'est ainsi, poursuivit Angéline, que la jeunesse est un rêve pour tous, en amont et en aval de la vie. Sauf, peut-être, pour ceux de l'entre-deux âges, comme tu dis. Et encore. Je dirais qu'ils se promènent constamment d'un rêve à l'autre. Ils séjournent différemment dans l'un ou dans l'autre. Certains s'imaginent, par exemple, qu'ils sont encore jeunes. Sans trop réfléchir, ils font comme si. Tu vois ça à la manière qu'ils ont de se vêtir. Ou bien de se maquiller. Ou encore de se faire remodeler le corps selon un idéal de perfection de jeunesse perdue. Ils disent et font un peu n'importe quoi pour conserver l'illusion de la jeunesse.

se intemporelle. À les croire, ils ont le cœur si jeune qu'ils ne voient aucune différence entre leurs vingt ans et ce qu'ils sont devenus. Ça les maintient dans le rêve. Les console d'avoir entrevu au détour l'autre versant de la vie. Tant qu'ils ne font mal à personne, pourquoi leur en vouloir?

«D'autres se précipitent à corps perdu dans la vieillesse qu'ils ont vu poindre pour se donner presto au rêve de la jeunesse dont je t'ai parlé. Pour cet interminable rêve, ils sont prêts à glisser dans la désolation perpétuelle. Il ne faut pas plus les blâmer que les premiers. Ils se débrouillent comme ils peuvent avec tout ça. C'est si compliqué, ce passage-là.

«Quoi qu'il en soit, tu vois bien que la jeunesse est un rêve pour tous. Même pour ceux de l'entre-deux, comme toi.

«Tu aurais pu me demander — et je pensais, juste à voir l'expression de ton visage quand tu es arrivée, que tu étais venue me poser cette seule question: À quoi ça sert, la mort? Je t'aurais répondu que la mort, ça sert à sortir de bien des rêves. Dont celui-là. La jeunesse.»

On a bavardé longtemps, ce soir-là. Elle est oiseau de nuit, Angéline. Elle m'a raconté des tas d'histoires de sa jeunesse. Je croyais les connaître toutes. Mais non. Il y a des anecdotes, touchantes ou hilarantes, dont je n'étais pas au courant après toutes ces années de fréquentations assidues. Elle m'étonnera toujours, Angéline.

Avant de nous quitter, elle m'a dit: «Reviens bientôt, un après-midi qu'il fait beau. On ira marcher dans le SOLEIL. Ce temps-ci, il ne reste pas longtemps. Alors, quand il passe, il faut en profiter. Le saluer bien bas quand il fait briller la neige. Ça, au moins, c'est pas un rêve. Comme ce bateau qui traverse l'océan infini et qui s'en va je ne sais trop où. Ça, le SOLEIL et L'OCÉAN sur lequel je me trouve, c'est loin d'être un rêve.»

J'avais la main sur la poignée de la porte quand je l'entendis, presque chuchotant, confier une dernière phrase: «Tu sais, le rêve de l'éternelle jeunesse, c'est la recherche du temps perdu.» L'ascenseur où elle remontait vers le «troisième pont» de son navire se referma sur un visage au sourire tendre et sagace.